

THÉÂTRE • A Aubervilliers, une mise en scène très carrée du « Square », de Marguerite Duras

Dans le jardin des solitudes, une jeune bonne d'enfants et un homme à la valise

UN HOMME, une femme, et la solitude. L'homme et la femme se rencontrent dans un square – un jardin « public » pour deux êtres chez qui tout jardin « privé », intérieur, a été saccagé, s'il a jamais existé. *Le Square*, c'est un des premiers romans de Marguerite Duras : elle l'écrit en 1955, après *Un barrage contre le Pacifique*, *Le Marin de Gibraltar* et *Les Petits Chevaux de Tarquinia*, et en tire une pièce – sa première – un peu plus tard.

Elle a elle-même décrit la situation de ses deux personnages : « *C'étaient des bonnes à tout faire, les milliers de Bretonnes qui débarquaient dans les gares de Paris. C'étaient aussi les colporteurs des petits marchés de campagne, les vendeurs de fils et d'aiguilles, et tous les autres. Ceux – des millions – qui n'avaient rien qu'une identité de mort. Le seul souci de ces gens c'était leur survie : ne pas mourir de faim, essayer chaque soir de dormir sous un toit. C'était aussi, au hasard d'une rencontre, PARLER.* »

DE VILLE EN VILLE

Parler. Ils vont donc parler, cette jeune fille placée à seize ans dans une famille qui lui en demande toujours plus, parce qu'elle travaille bien, sans jamais se plaindre. Et cet homme qui vit avec sa valise remplie « *de ces petits objets qu'on oublie si souvent d'acheter* » et va de ville en ville, de chambre d'hôtel en chambre d'hôtel : « *Ma valise m'entraîne toujours plus loin, d'un jour à l'autre, d'une nuit à l'autre, et même, oui, d'un repas à l'autre, et elle ne me laisse pas m'arrêter et prendre le temps d'y penser suffisamment.* »

De tout cela, manger à sa faim, dormir au chaud, avoir quelque chose à soi, et des espoirs qu'elle a encore, de ceux qu'il n'a plus, ils se parlent, bien sûr, mais ce qui est important, ce n'est pas tant ce qu'ils se disent que ce qui se tisse, là, entre eux, dans ce square, au

milieu des cris d'enfants qu'ils ont complètement oubliés. De ses personnages, Duras a dit aussi : « *Ils sont tous les deux à regarder se faire et se défaire le temps.* » Ce qui se tisse ici, ou plutôt ce qui se creuse, c'est un petit trou d'air au creux d'un désespoir mat. « *Excusez-moi, dira la jeune fille à l'homme, mais les gens qui vous parlent du bleu de la mer me donnent envie de vomir.* »

Sur le plateau nu du Théâtre d'Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), boîte noire abstraite où s'entassent des chaises de jardin peintes en blanc, Clotilde Mollet est la jeune fille, Hervé Pierre l'homme : tous deux comptent parmi les meilleurs comédiens du théâtre français, et tous deux balancent sans peine entre gravité et humour, entre l'horreur profonde de ce qu'ils racontent et la légèreté presque enjouée de ceux qui savent leur vie mort-née.

Pourtant, malgré quelques moments très beaux, très émouvants – le récit du voyage de l'homme dans la ville étrangère, la danse de l'homme et de la jeune fille, comme dans un songe –, on ne parvient pas, dans cette mise en scène, à entendre ce qu'il y a dans les silences de Duras, dans l'épaisseur et la fluidité du temps. C'est comme s'il manquait à ce travail très propre, très carré, de Didier Bezace une certaine qualité d'absence, la grâce d'un moment suspendu dans le temps, les bulles d'air entre les mots. La musique.

Fabienne Darge

Le Square, de Marguerite Duras. Mise en scène : Didier Bezace. Avec Clotilde Mollet et Hervé Pierre. Théâtre de la Commune, 2, rue Edouard-Poisson, Aubervilliers. M° Aubervilliers-Pantins-Quatre-Chemins. Tél. : 01-48-33-16-16. Du mardi au samedi à 21 heures, dimanche à 16 h 30, jusqu'au 1^{er} février. De 9 à 20 €. Durée : 1 h 35.